



MARYLINE TERRIER

PRESSE

H GALLERY

Directrice et Fondatrice :  
Hélianthe Bourdeaux-Maurin

39, rue Chapon  
75 003 Paris

+33 (0)9 78 80 43 05  
[galerie@h-gallery.fr](mailto:galerie@h-gallery.fr)  
[www.h-gallery.fr](http://www.h-gallery.fr)

## Paris : 6 expositions gratuites où les artistes réinventent le dessin

En octobre à Paris, du quartier de Miromesnil au Marais, de nombreuses galeries mettent en avant des artistes pour lesquels le dessin joue un rôle important. De Bruno Gadenne à François Bard, de Paula Rego à Maryline Terrier, les pratiques sont différentes mais le résultat est passionnant. Suivez-nous dans ce parcours non officiel, dicté uniquement par le plaisir de la découverte et l'amour du trait.

### 1/6 Maryline Terrier en face-à-face



La Nouvelle Atalante (2023) de Maryline Terrier ©Guy Boyer

Dans la nouvelle galerie d'Hélianthe Bourdeaux-Maurin, les deux séries de dessins de Maryline Terrier (née en 1978) se font face. Les uns sur fond blanc, les autres sur un noir profond. D'un dessin élégant et précis, cette ancienne assistante de l'artiste Joëlle Tuerlinckx reprend des œuvres célèbres mais qu'elle assaisonne de réflexions contemporaines. On reconnaît, par exemple, Ludivica Albertoni du Bernin, mais le matelas sur lequel la bienheureuse tombe en extase se transforme en mer agitée sur laquelle Maryline Terrier vient poser un bateau. Plus engagée, la scène d'Atalante se teinte d'une prise de position en faveur de la sportive Caster Semenya, jugée « pas assez féminine » et contrainte d'abaisser son taux de testostérone pour concourir.

« Maryline Terrier », galerie H Gallery, 39 rue Chapon 75003 Paris, jusqu'au 25 novembre.

### 2/6 Le monde sauvage de Bruno Gadenne



Notre parcours peut débuter chez Le Feuvre et Roze où sont accrochées les dernières toiles de Bruno Gadenne (né en 1990), réalisées dans les jungles d'Amérique ou d'Asie qu'il traverse en canoë ou à pied. Parfois, au milieu de cette végétation luxuriante, on le reconnaît solitaire dans ce monde sauvage. Il ne peint in situ que de petits formats. Les autres sont retravaillés en atelier. La forêt est recomposée, réimaginée, d'après les souvenirs et ses centaines de photographies. En camaïeu de jaunes et ocres ou de verts, bruns et noirs. D'où le titre de l'exposition en deux parties : L'or et la nuit.

« Bruno Gadenne. L'or et la nuit », galerie Le Feuvre et Roze, 164, rue du Faubourg Saint-Honoré 75008 Paris, jusqu'au 28 octobre

### 3/6 Paula Rego : dépasser les crises



Les dessins de l'immense artiste portugaise Paula Rego (1935-2022) occupent la galerie Lelong. Née à Lisbonne, Paula Rego vivait à Londres et n'a pas en France la réputation qu'elle devrait avoir malgré l'exposition de ses toiles mystérieuses au musée de l'Orangerie, à Paris, en 2018. Ici, l'œuvre graphique est au centre de l'exposition, racontant les moments de dépression de l'artiste que l'on reconnaît sur un canapé en gris sur ocre. On comprend comment le dessin l'a amené à dépasser ses crises.

« Paula Rego », galerie Lelong, 13 rue de Téhéran 75008 Paris, jusqu'au 18 novembre

### 4/6 Fabien Mérelle intime



Quittons le 8e arrondissement pour nous diriger vers le Marais. Les dessins précis et sensibles de Fabien Mérelle ont envahi la galerie By Lara Sedbon. Cette exposition personnelle, dont le commissaire est Alain Quemin, réunit aussi bien des feuilles accrochées aux murs que des pierres recouvertes de personnages et de plantes dessinés par l'artiste (né en 1981). Elle reprend en partie l'accrochage qui a eu lieu à l'abbaye de Fontevraud cet été mais lui donne l'intimité qui manquait dans le vaste espace religieux des bords de Loire. On retrouve avec plaisir les proches de l'artiste, sa femme Estelle et son fils Samuel, héros de scènes touchantes et étranges, virant parfois vers le surréalisme.

« Fabien Mérelle. Une pierre derrière soi », galerie By Lara Sedbon, 63, rue Notre-Dame de Nazareth 75003 Paris, jusqu'au 18 novembre

### 5/6 La leçon de dessin de Joël Person



Joël Person (né en 1962) dessine des chevaux, des taureaux mais aussi des scènes de la vie quotidienne qui vont de concerts de musique classique à des bains en bord de rivière. D'un trait ferme, il croque les chanteuses aussi bien que les baigneurs dont les silhouettes peuvent se superposer puisque l'artiste tient à noter tout ce qu'il voit pendant le temps d'exécution de son dessin. Virtuose (trop parfois comme pour ce Taureau au centre), il peut montrer dans une même feuille un objet à peine esquissé et ce même objet dans les détails les plus minutieux. Une leçon de dessin.

« Les Bruits du monde. Joël Person », galerie Lou and Lou, 20, rue Notre-Dame de Nazareth, 75003 Paris, jusqu'au 28 octobre

### 6/6 L'hommage à Vermeer de François Bard



Dans sa vaste galerie du Marais, Olivier Waltman expose les petits et grands formats récents de François Bard (né en 1959), que l'on peut également voir jusqu'au 22 octobre dans l'exposition « Figurations » à la Maison Caillebotte à Yerres). Un impressionnant bouquet de fleurs vous accueille dans l'entrée, suivi de portraits en pied, parfois sans la tête, ou de portraits en buste. La plupart sont flanqués d'aplats de couleurs, qui répondent à une couleur présente dans la peinture figurative aux couleurs sensuelles. Héros de l'exposition, le Jeune Homme au collier de perles ressemble à un hommage à Vermeer et un passionnant clin d'œil aux questions de genre qui traversent la société actuelle.

« François Bard. Les Combattants », galerie Olivier Waltman Marais, 16, rue du Perche 75003 Paris, jusqu'au 4 novembre


 L'oeil DU COLLECTIONNEUR  
**GALERIES**

# L'ACTUALITÉ DES GALERIES

À Paris, en régions et dans le monde,  
une sélection d'expositions à ne pas manquer  
dans les galeries et chez les antiquaires.



## MARYLINE TERRIER

H Gallery, Paris-3<sup>e</sup>

Jusqu'au 25 novembre 2023

Deuxième exposition personnelle de Maryline Terrier à la galerie parisienne. La jeune artiste y propose une sélection de dessins récents. On y retrouve ce qui a fait sa singularité : un univers en noir et blanc dont l'hyperréalisme se déploie avec une virtuosité technique digne des traditions classiques. Réactivant les grands mythes, avec tendresse et humour, l'artiste interroge des questions sociétales contemporaines, comme le conditionnement des genres et des identités, entre féminisme et *Queer culture*. Une manière de réécrire l'histoire à l'aune d'une vision plus humaniste et tolérante.

— AMÉLIE ADAMO

« Maryline Terrier. Dans les zones grises de nos images reçues », H Gallery, 39, rue Chapon, Paris-3<sup>e</sup>, h-gallery.fr



L'oeil OCTOBRE 2023

# Déjà 10 ans, DDESSIN n'est plus un off

✍ Véronique Godé © 8 juin 2022 📍 Alexis Gallissaires, Anaïs Prouzet, art contemporain, Atelier Vis à Vis, Axel Roy, Baltazar, Caledonia Curry, Catherine



En mai dernier, dans le sillage du salon du dessin au Palais Brongniart (35 ans) et de Drawing Now au carreau du Temple (15 ans), DDESSIN célébrait ses 10 ans lors d'une édition dont l'harmonie évoquait d'avantage l'atmosphère privilégiée d'une exposition que l'effervescence d'une foire. Il en ressort des processus formels poussés jusqu'à l'érudition témoignant d'engagements sur un temps long, d'interactions entre espèces et matière, de mythologies humaines déconstruites et non dénuées de l'ironie qui connecte l'artiste et le regardeur dans une intimité complice.

Ainsi, DDessin, dont une sélection de 10 galeries (1) se déployait sur les deux étages de l'hôtel particulier Le Molière à Paris, privilégia cette année, la visite de collectionneurs avertis, plutôt que celle d'un large public amateur. Ce fut cette fois encore, l'occasion de rencontrer au sein de la pépinière et de la Black box, de jeunes artistes non accompagnés à la démarche novatrice et d'autres confirmés auxquels, Eve de Medeiros la directrice artistique et fondatrice du salon souhaitait donner une visibilité. Son coup de cœur cette année allait à la plasticienne Catherine Burki, membre de l'Association des jeunes artistes de Hongrie (FkSE) diplômée de l'école Supérieure des Beaux-Arts de Marseille en 2004, où elle vit aujourd'hui. Etait mise en avant cette année encore, une pratique décalée du dessin contemporain, donnant à voir dans une fine ingénierie sculpturale de papier découpé, « codée » par des petits points au feutre noir, les bifurcations de l'artiste, issues d'une série nommée *Territoires et transitions* « qui reprend l'idée d'un nomadisme, d'un dessin qui chemine et peut évoquer par son tracé une trajectoire. Le simple témoignage d'une présence » soulignait à son propos le critique d'art Henri Guelle.

## La lucarne prospective

Ce concept de cheminement, d'une déambulation qui bifurque par le choix du regard était également présent au sein de la Black box, la lucarne prospective numérique du salon incarnée cette année par Dominique Castell et Ugo Arzac. Soutenue par l'Atelier Vis-à-Vis de Marseille, qui montrait certaines de ses estampes, Dominique Castell présentait la vidéo *Dove noi siamo ? – Stromboli* : dans laquelle une danse comme métaphore de l'élan qui vibre en nous, se superpose au parcours sismographique dessiné au stylo, défiant les lois de la gravité pour tenter d'échapper à l'aplatissement du monde. Etaient également exposés par la galerie Robet Dantec des dessins d'Ugo Arzac – d'utopiques constructions industrielles comme suspendues dans le ciel – en parallèle d'une insensée restitution documentaire en VR. Remarqué lors de son cursus au Fresnoy en 2018, tant par la singularité de son sujet – entre urbex, archéologie et architecture – que par l'ambition de la tâche et la lecture poétique de son rendu filaire, Ugo Arzac a intégré, dans une œuvre vidéographique interactive, les relevés topographiques des catacombes et des galeries souterraines du métro parisien, pour nous offrir, par « le transport » d'un casque de réalité virtuelle, une balade intuitive dont l'ambiance sonore a été réalisée à partir de vibrations en sous-sol. L'immersion dans le dessin volumétrique d'*IN URBE* est une expérience spatiale unique aussi fantastique et relaxante qu'une descente sauvage dans les entrailles parisiennes puisse être à la fois stimulante et risquée !



### Collaborations croisées

Plusieurs artistes de cette édition 2022 du salon s'inscrivaient naturellement dans une nouvelle perspective que le chercheur Guillaume Logé, docteur en esthétique, histoire et théorie des arts, nomme la « Renaissance sauvage » : lorsqu'en réponse au basculement qui questionne la faillite de l'ère anthropocène, les artistes se positionnent davantage comme des créateurs faisant émerger une forme dans un processus de collaboration avec la nature. Au sein de la pépinière, étaient notamment à l'honneur les réalisations en haute montagne du jeune plasticien, peintre, dessinateur et scénographe, Jean-Baptiste Née, dont l'œuvre se nourrit de l'action participative des éléments naturels tels que la pluie, la neige ou le gel.

Mais c'est Emma Picard soutenue par la galerie **Dupré & Dupré**, nouvelle venue au salon, qui remporta cette année le prix du Jury DDessin, non pas pour ses collaborations remarquées avec les abeilles dans son processus de travail, mais pour un autre type de contributions, qui lui permirent à partir d'un langage à base de points, ici en relief, de révéler toute la sensualité de son sujet. Installée à Beaune en Bourgogne, l'artiste plasticienne s'est d'abord formée en ébénisterie et en sculpture et c'est lors du festival Ovni en 2018 à Nice, créé à l'hôtel Windsor, que le galeriste Fabrice Delprat rencontre l'artiste : pendant toute la durée du festival, les œuvres y sont mises en scène dans les chambres de l'hôtel, or Emma Picard dessine des portraits au jus de citron avec l'aide des abeilles. « Elle avait donc amené une ruche dans sa chambre, se souvient le galeriste. Pour son installation Beexels, les abeilles travaillaient en live, révélant par la cire, le dessin tracé au jus de citron. » Au salon DDessin, était d'ailleurs exposé un grand dessin collaboratif, *Plus de Pêcher, plus de péché*, de 130 cm par 180 cm, mais point d'abeilles au 40 rue Richelieu ! C'est pour ses playmates que le jury décida de primer Emma Picard. Grâce à une autre collaboration, l'artiste s'est fait traduire, par un non-voyant, la description en braille d'une photographie issue d'un numéro de *Playboy Magazine* que la National Library à Washington avait fait imprimer pour garantir l'égalité entre les citoyens. Emma Picard a ainsi retranscrit au graphite et à l'encre sur papier phosphorescent, la description qui lui fut faite à partir d'une lecture tactile ! « L'artiste questionne ici la notion de perception et de décalage entre les mots et les images, l'objectivité et l'universalité du désir dans la retranscription de la perception, précisait la présentation de l'œuvre primée par le jury (2), ses recherches interrogent la visibilité, la prédominance de la vue sur nos autres sens, notamment dans notre appréciation de l'art autant que la constitution et la dimension de l'image à l'ère du pixel. »

Emma Picard bénéficiera d'une résidence de création, pour une durée d'un mois à la Villa Saint-Louis Ndar. Son travail sera ainsi présenté à la Galerie du Fleuve de l'Institut français de Saint-Louis et mis à l'honneur lors de la prochaine édition de DDESSINPARIS{23}, comme l'était cette année celui de Rithika Merchant lauréate 2021 dont les visions shamaniques étaient exposées à l'entrée, dans l'espace de la galerie LJ au côté des compositions de l'Américaine Caledonia Curryaka Swoon, pseudonyme sous lequel l'artiste opère depuis la fin des années 1990 dans les rues et les lieux publics de NYC.

Parmi les incontournables du salon, la galerie **Olivier Waltman** nous donna cette année encore l'opportunité de suivre l'évolution de jeunes talents : Fabien Yvon et le trouble atmosphérique de ses paysages intérieurs ou bien encore, l'émotion sensuelle qui ressort des ombres et plissés des vêtements dessinés par Manon Pellan – « A peine 30 ans et déjà entrée dans une grande collection », nous souffle Eve de Medeiros. Que les absents se consolent : du 11 juin au 9 juillet prochain, l'espace d'exposition du 74 rue Mazarine, à Paris, nous propose de (re)découvrir les œuvres d'Anaïs Prouzet soutenue par la galerie Waltman et celles de Yann Bagot présentées sur le salon DDessin par la galerie **Post Flamand Art Space** (4) ; tous deux finalistes du prix Pierre-David Weill de l'Académie des Beaux-Arts de Paris cette année. Seront montrés de fascinants portraits nostalgiques au fusain d'Anaïs Prouzet comme si ses personnages, vivants, étaient mis à distance par une buée temporelle ; ils dialogueront aux cimaises de « Contre temps » avec les visions macroscopiques de Yann Bagot, un artiste qui dessine lors de résidences immersives en pleine nature, des compositions minérales magnifiées par un trait à l'encre de Chine et par l'alchimie des éléments naturels, comme le sel s'immisçant dans ses dessins à l'instar d'un révélateur photographique. Ainsi, se créent des porosités entre le sujet, l'environnement et la matière.



## Déconstruire les mythes et reconstruire l'histoire

Dans les dessins au stylo bille de Linda Roux née à Séoul et installée à Saint-Etienne, c'est une actualité politique qui se distille de façon insidieuse presque atmosphérique à travers les architectures et les récits de vie de ses nouveaux voisins, dont elle élabore avec *Wasteland* une histoire fictive en cours depuis 2012. Linda Roux était représentée sur DDessin par la galeriste Mariska Hammoudi fidèle en ces lieux : entourée des mystérieuses encres sur papier de Jérôme Minard – dans lesquelles animaux et humains se confondent en forêt – et des énigmatiques portraits de Tudi Deligne faisant face aux scènes de vie d'un autre siècle par Alexis Gallissaires, la galeriste parisienne donnait l'impression de nous recevoir dans son cabinet des secrets, parachevé par les ex-votos sous cloche de Sophie Degano.

A Jérôme Minard, Mariska Hammoudi avait consacré un premier « solo show » à Paris en 2017, puis en 2020. « Dans ses dessins, la présence humaine se fait rare, elle survit dans un écosystème en restructuration d'où les vestiges des sociétés muent en territoires à explorer, nous dit-elle. Transformer le modèle de la nature pour incarner le déclin de la société moderne est devenu le motif central du travail de l'artiste, dans lequel le végétal et l'organique se confondent. » Tandis que dans le dessin *Mammifères*, une « utopie photo-réaliste » d'Alexis Gallissaires, il semble que ce soit la musique, le son de l'accordéon qui dans une ronde en campagne entretiennent l'équilibre fragile qui rythme le chaos entre trois humains et une meute de chiens. Mais peut on vraiment commenter l'œuvre d'Alexis Gallissaires, quand lui-même dit de son travail : « Mes dessins sont des mots que je ne sais pas écrire » ? Et qu'il publia aux éditions Allia en 2006, son propre roman graphique, signant le texte et les dessins de *Jimmy* puis récidivait avec *Jour Blanc* en 2018, dans une fresque dessinée au crayon sous la forme d'un leporello. La légende raconte cependant, que le dessin *Mammifères* « évoque la scène du monde qui s'ouvre après que les fondements du cosmos furent posés » et que « dans la mythologie grecque, les Dieux se demandèrent comment faire de ce décor un monde où les hommes et les animaux auraient leur place ».

Dans les portraits de Tudi Deligne qui me font face, le mystère tient d'avantage de la déconstruction, de la saturation d'informations de nature à brouiller les circuits de ma « re-cognition » : je vois des animaux, des organes, une interjection qui m'interpelle, un visage qui « dégueule » une forme de romantisme punk, la déliquescence d'une bourgeoisie dépassée, de l'exubérance mais en aucun cas de la mollesse, plutôt de la noblesse, car tout ça se tient dans une tonitruante volupté, avec la même énergie qu'une tempête en forêt. « Les images glissantes de Tudi Deligne, inspirées des portraits de Monsieur Bertin par Rubens et de Madame Gonse par Ingres mettent les deux hémisphères de notre cerveau en conflit », me confirme Mariska Hammoudi. C'est une expérience esthétique de l'ordre du cognitif, qui frappa la galeriste en 2010 lors de sa rencontre avec le plasticien sur le salon de la jeune création ; se demandant bien ce qu'il nous donnait à voir – de la photo, du dessin ou de l'impression ? Diplômé de l'Ecole Supérieure des Arts Décoratifs de Strasbourg en 2009, Tudi Deligne, qui est aussi danseur-chorégraphe, s'est récemment installé dans le Perche d'où il s'évertue à partager sa vie entre le dessin et la danse, ce qu'il réussit assez bien, puisqu'il fut lauréat de la Fondation Kiefer Hablitzel en Suisse en 2012 et premier prix de dessin Pierre David-Weill de l'Académie des Beaux-Arts de Paris en 2015 mais aussi le lauréat du salon DDESSIN en 2014 et artiste le mieux vendu au salon DDessin !



Vue de l'espace de la H Gallery Éphémère ouvert, salon DDessin 2022

Il y a quelque chose de jubilatoire dans le dessin, qui engendre de nouvelles narrations, voire des fictions réparatrices. Un vrai plaisir à revoir les foules « mises en œuvre » par Axel Roy, qui nous avaient tant manqué lors du confinement, et qui d'un regard commun semble affirmer la notion « d'être ensemble » sans qu'on n'en connaisse le motif ni les lieux. Au rez-de-chaussée de l'hôtel particulier, Hélianthe Bourdeaux-Maurin, une autre fidèle de DDessin, était entourée des artistes de la H Gallery, parmi lesquels, Axel Roy et Maryline Terrier, dont le photoréalisme symbolique des dessins au graphite sur papier laisse aussi pantois, depuis la révélation de sa série *Les Équarisseurs*, en 2021. Terrier, qui ne prit conscience que très récemment de son époustouflante dextérité, s'inspire des maîtres flamands du XV<sup>e</sup> siècle et revisite les mythes antiques à l'aune de l'hybridation des espèces, d'une fluidité des genres et d'un féminisme affirmé, n'hésitant pas à se mettre en scène dans des autoportraits au réalisme photographique pour y semer le trouble ; consolant, par exemple, non sans une certaine ironie, la statue d'un dieu grec, dans un dessin intitulé *Boys can cry* (en ouverture de l'article).



©Axel Roy, Cadrer graphite 69,14 x 142,24 cm – 2020, Courtesy H Gallery Paris et Axel Roy.



Mais sur le mur de la galerie voisine, les attributs d'une autre figure antique attirent mon attention. Nous revoilà chez **Dupré & Dupré** : ce sont les fesses de BALTAZAR, ou plutôt celles de son sujet sur lesquelles rebondissent en guise de trophée les têtes coupées de trois dictateurs. Cette série de dessins au stylo bille, *David contre Goliath* m'évoque la réflexion de Giorgio Agamben : « *Seul peut se dire contemporain celui qui ne se laisse pas aveugler par les lumières du siècle et parvient à saisir en elles la part d'ombre, leur sobre intimité (...). Le contemporain est celui qui perçoit l'obscurité de son temps comme une affaire qui le regarde et n'a de cesse de l'interpeller, quelque chose qui, plus que toute lumière, est directement et singulièrement tourné vers lui* », affirme le philosophe.

Fondée à Béziers en 2014, la galerie a ouvert un nouvel espace à Paris, 3 rue Borda (en 2020), et exposé sur le salon, trois autres artistes : Ursula Caruel, Mylène Fritchi-Roux, et Nicolas Rubinstein dont les fours – si je peux me permettre de filer la métaphore de l'artiste – firent un tabac ! Ces faux semblants – de jolies petites granges bien « propres » à la lisière de la forêt –, dont il sort tout de même une épaisse fumée noire, ne sont autres qu'une reproduction systématique des camps de concentration les plus connus où fut exterminée, par les nazis, la famille de l'artiste parmi six millions de juifs. Au bas du dessin tel un « pack shot » est inscrit dans le rectangle noir approprié, « *fumer tue* » en plusieurs langues selon le dessin original. « *C'est de l'humour noir en héritage familial*, m'explique Rubinstein, à qui la sœur, constatant que l'artiste n'avait cessé de fumer, avait dit un jour : « *Si tu continues, tu vas finir comme nos grands-parents* ». Au-delà de l'humour mortifère, l'esthétique de la composition agit tel un oxymore dont l'horreur du sujet se cogne à l'apparente naïveté du dessin, comme la bien-pensance de l'avertissement se borne à l'imperceptible travail de sape menée par l'industrie du tabac. Quant à la machinerie de la Shoah, « *ces images toutes réalisées au stylo bille sur le même modèle*, précise l'artiste, *ne sont pas sans évoquer pour moi le travail de Bernd et Hilla Becher dont les photographies témoignaient de façon systématique du paysage industriel de leur pays.* »

DDessin nous donne rendez-vous en 2023 sur son site historique de l'Atelier Richelieu, mais n'hésitons pas dans cette attente, à suivre l'actualité du dessin contemporain dans les galeries, qui tout au long de l'année soutiennent les artistes. ArtsHebdoMédias sera présent à Marseille cet été, pour explorer *La saison du dessin* contemporain dans le sud – à commencer par le salon Paréidolie, qui reprend ses marques au Château de Servières, du 26 au 28 août prochain !

**1- Les galeries représentées** : Atelier Vis à Vis (Marseille), Galerie Cécile Dufay (Paris), Dupré & Dupré Gallery (Paris – Béziers) Espace Art Absolut (Paris), h Gallery (Paris), Galerie LJ (Paris), Galerie Mariska hammoudi (Paris), Galerie Olivier Waltman (Paris – Miami) Post Flamand Art Space (Dalian – Chine), Galerie Robet Dantec (Belfort).

**2- Le jury 2022** : **Barbara Newman**, présidente du jury, est une collectionneuse et mécène qui vit et travaille entre Paris et New-York. Elle soutient plusieurs institutions dont le comité d'acquisition pour le centre Pompidou, le comité africain de la Tate à Londres et le Whitney Museum à New York. **Nú Barreto**, Artiste ; **Rodolphe Blavy** est directeur adjoint au FMI sur les politiques publiques et enjeux multilatéraux ; **Cécile Bourre-Farrel**, est curatrice et critique d'art ; **Anaïd Demir** est commissaire d'exposition, membre de l'AICA et autrice ; **Gaïa Donzet**, Art advisor est spécialisée en Art moderne et contemporain et **Arthur Toscan du Plantier** est l'ancien conseiller auprès des ministres de la Culture Aurélie Filippetti et Fleur Pellerin.

**3- Galerie Robet Dantec**, 5 Place de la Grande Fontaine, 90000 Belfort. Exposition INÉDITS, nouvelles œuvres des artistes de la galerie : Ugo Arzac, Yann Bagot, Rebecca Brueder, Anaïs Prouzet, Aurélien Finance, Gaël Darras et Leah Desmousseaux. Du Vendredi 17 Juin 2022 à partir de 18h au 31 juillet Tel.+33 (0)3 84 21 48 91 contact@galerierobetdantec.com

**4-Post Flamand Art Space** :créé en 2018, l'espace d'exposition s'intéresse à la diffusion d'informations en temps réel sur l'art contemporain en France et en Chine, et soutient de jeunes artistes français et chinois qui ont la particularité de vivre sous le 50ème parallèle nord. Pour DDESSINPARIS, sept artistes présentaient le projet « Un monde fragmenté », inspiré de l'univers du romancier américain Philip k. Dicks, dans lequel la science-fiction entremêle rêves et réalité.

Photo d'ouverture

©Marilyne Temier, *Boys can cry*, 2022 crayon graphite sur papier, 60 x 80 cm, courtesy H Gallery, Paris.

Auteurs : Véronique Godé



MARCHÉ DE L'ART  
04.04.2022

## Art Paris au Grand Palais Éphémère : une foire engagée pour l'environnement



Maryline Terrier, Pièta au tournesol ©H Gallery / Maryline Terrier

**Du 7 au 10 avril, la foire d'art moderne et contemporain Art Paris revient au Grand Palais Éphémère à Paris pour une édition printanière placée sous le signe de l'écologie.**

Juste après la clôture d'Art Paris en septembre dernier, qui a accueilli plus de 72 000 visiteurs, il a fallu travailler sur l'édition 2022, qui retrouve donc enfin ses dates printanières, après deux années de bouleversement. Grand rendez-vous pour l'art moderne et contemporain à Paris, la foire investit de nouveau le Grand Palais Éphémère, sur le Champ-de-Mars, du 7 au 10 avril et centre sa programmation sur notre rapport au vivant et les enjeux environnementaux actuels. Elle devient également le premier salon d'art au monde à adopter une démarche d'éco-conception en favorisant notamment le local et le circuit court en termes de transports et de flux de visiteurs.

Avec une hausse de 25% du visitorat professionnel et l'épure des accrochages, le pari semble déjà réussi pour 2022. Sans oublier l'exposition « Histoires naturelles : un regard sur la scène française » curatée par Alfred Pacquement, ancien directeur du Musée national d'art moderne. Celle-ci développe l'une des deux thématiques complémentaires de cette édition éco-responsables qui met aussi bien en lumière les liens entre esthétique contemporaine et monde végétal ou animal, que l'engagement des artistes en faveur de l'environnement.



Nyaba Léon Ouedraogo, Les trois têtes ©Felix Frachon Gallery



## CULTURE • ARTS

### Sélection galerie : « Femmes guerrières, femmes en combat », à Topographie de l'art

A voir, cette semaine : une exposition collective d'artistes, de toutes générations et de toutes pratiques, autour du thème de la guerre, ses armes, ses postures, ses propagandes, qui trouve un étrange écho dans l'actualité.

Par Philippe Dagen

Article réservé aux abonnés



« Soulèvement des ames noires » (2016), de Nazanin Pouyandeh. Huile sur toile (195 cm x 295 cm). COURTESY DE L'ARTISTE, GALERIE SATOR ET ADAGP, PARIS

Une exposition collective cohérente, le cas est trop rare de nos jours dans une galerie. L'idée est de montrer comment une dizaine de femmes artistes, de toutes générations et de toutes pratiques, traitent aujourd'hui de motifs qui ont été très généralement considérés comme évidemment masculins, car ils ont trait, pour la plupart, à la guerre, ses armes, ses postures, ses propagandes. Autant dire que l'initiative trouve dans l'actualité des échos, mais ce que font ressentir ces travaux vaut pour toutes les époques. Milena Massardier se saisit de la cuirasse et de la lance de l'hoplite grec du temps d'Homère pour les interpréter en céramique, si fragile. Léa Le Bricomte dessine au sol un vaste mandala intemporel avec des cartouches, si joliment dorées. Corine Borgnet fabrique des guèpières et des couronnes royales de style médiéval avec des os de poulet, si gracieux. Chaque fois, le passage d'un matériau à un autre vide l'objet de sa signification première et lui en confère une autre.

Du côté des images, la dérision et l'absurdité sont aussi efficaces : images d'athlètes minutieusement reprises en noir et blanc à l'huile par Maryline Terrier, mais avec inversion du féminin et du masculin

et réciproquement ; femmes braquant un revolver ou un fusil vers vous, que Brigitte Zieger dessine avec de l'ombre à paupières ; amazones, géantes et odalisques, que Nazanin Pouyandeh fait surgir et s'étendre sur ses toiles. Le parcours commence par une série de variations sur les saintes martyres d'Isabelle Lévéné, dont l'artiste était à la fois le modèle, la maquilleuse et la photographe. Elle était aussi l'une des initiatrices de l'exposition. Isabelle Lévéné est morte en 2020, et cette exposition est aussi un hommage qui lui est rendu. Le 19 mars, l'espace accueillera des performances d'Aïda Patricia Schweitzer, puis d'Olga Kisseleva et de Taisiya Polishchuk – l'une russe, l'autre ukrainienne.

"Femmes guerrières, femmes au combat". Topographie de l'art, 15, rue Thorigny, Paris 3e. Jusqu'au 7 mai.

## EXPO « FEMMES GUERRIÈRES », UN COMBAT FÉMININ

Dans un vieux hangar de la rue de Thorigny – celui de l'Espace Topographie de l'art – l'exposition « Femmes guerrières, femmes en combat » célèbre à partir du 5 mars la Journée internationale des droits des femmes 2022. Et cela, avec un involontaire sens du timing, compte tenu de son titre qui résonne étrangement avec l'actualité du moment...



Maryline Terrier, *Echappée des Sabines*, crayon graphite sur papier, 50×70 cm, 2020, Courtesy H Gallery Paris, Courtesy Collection privée, Boston

En réalité, cette expo est avant tout « dédiée la très grande plasticienne Isabelle Lévénéz, disparue en 2020 », comme l'explique la commissaire priseuse Isabelle de Maison-Rouge. Ensemble, ces deux femmes-là avaient réuni onze artistes et surtout onze « guerrières », « qui sont là pour faire entendre leur voix et les faire résonner chez les spectateurs ». Parmi elles : la célèbre ORLAN, plasticienne féministe française. Connue pour sa capacité à bousculer les normes de genre, elle balaye avec grande intelligence les normes du patriarcat. On se souvient bien sûr de son œuvre géniale « L'origine de la guerre », représentant un sexe masculin en érection et faisant écho au tableau de Gustave Courbet.

Dans cette joyeuse sélection, on retrouve aussi Corine Borgnet qui avait marqué les esprits avec ses chaussures en os de volaille « taille 37 » en 2018, ou encore Maryline Terrier avec sa splendide peinture « Victoire des Amazones » de 2021.

Avec chacune leur style, les onze artistes aspirent à faire entendre une voix, un regard, un chemin, sans pour autant avoir la prétention d'exprimer de manière définitive ce à quoi correspond un art produit par des femmes. L'exposition interroge toutefois les visiteurs et en faisant ressortir la spécificité d'une artiste femme par rapport et ce que l'on ne pourrait trouver dans les œuvres d'artistes masculins.

« Femme guerrière, femmes en puissances » est donc l'hommage, ou plutôt le « femmage » pour reprendre les mots d'ORLAN, à la force féminine et à sa puissance créatrice. Sous-représentées dans les collections des musées du monde entier, les femmes ont bien leur mot à dire dans l'art. Et, cette exposition le prouve : leur combat continue.

**Les artistes : Corine Borgnet – Céline Cléron – Rachel Labastie – Léa Le Bricomte – Isabelle Lévénéz – Milena Massardier – Myriam Méchita- ORLAN – Nazanin Pouyandeh – Maryline Terrier – Brigitte Zieger.**

*Exposition « Femmes guerrières, femmes en combat »*

*Espace Topographie de l'art, du 5 mars au 7 mai 2022*

*15 Rue de Thorigny, 75003 Paris*

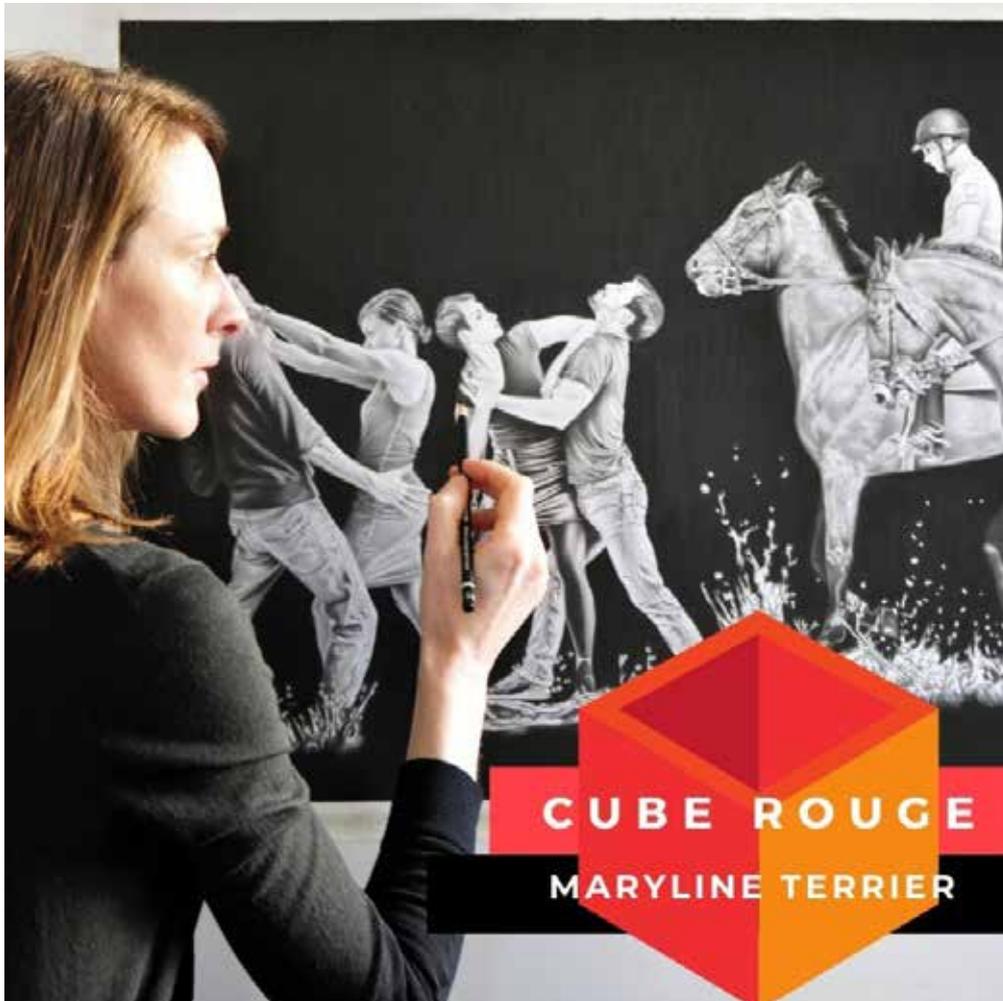
Ouvert du mardi au vendredi de 14h à 19

Texte : Morgane Joulin

03.03.22



## CUBE ROUGE #6 : MARYLINE TERRIER



CUBE ROUGE les mercredi et samedi à 14h (en podcast le mercredi à 15h). Animée par Isabelle de Maison Rouge. Le podcast qui donne la parole aux plasticiennes. Pour ce 6ème épisode, Isabelle de Maison Rouge s'entretient avec Maryline Terrier.

Le travail de Maryline Terrier se présente à première vue comme une œuvre d'apparence classique sous la forme de dessins au crayon graphite sur papier ou de tableaux de peinture à l'huile sur bois avec des techniques qui respectent celles de la tradition. En outre, elle fait de très nombreuses références à l'histoire de l'art. L'artiste fait aussi des allusions très marquées à notre époque et son actualité. Bien au-delà de la parfaite maîtrise de son médium, elle inscrit sa démarche dans une orientation ouverte et le regard aigu qu'elle porte sur la société soulève bon nombre de questions et apporte des pistes de réflexions. Puisqu'une œuvre revêt toujours un caractère polysémique et reçoit plusieurs interprétations qui peuvent être lues de multiples manières, chacun y projetant ses désirs et la signification qui lui semble la plus adéquate, Maryline Terrier parsème d'indices l'approche que l'on peut donner à ses pièces mais nous laisse la liberté de les appréhender selon notre sensibilité.

## MARYLINE TERRIER, FAIRE DIVERSION !

EN DIRECT / EXPOSITION FAIRE DIVERSION ! DE MARYLINE TERRIER JUSQU'AU 29 JANVIER 2022, H GALLERY, PARIS

Quand Maryline Terrier nous parle de son premier rapport à l'art, elle le définit en opposition avec les images stéréotypées qui défilaient en continu dans sa jeunesse sur l'écran de la télévision familiale. L'imagerie des années 80-90 et ses modèles de représentation entraînent en contradiction avec l'apparente élégance féminine, tout en dentelle, en cheveu et en accessoires, des portraits peints de Louis XIV qu'elle découvrait par la peinture de Hyacinthe Rigaud. Dans cette recherche d'identité qui peut accompagner l'adolescence, ces peintures et les signes qu'elles véhiculaient l'ont troublée et ont été pour elle la seule alternative pour se soustraire à un conditionnement de la pensée mais aussi à la manière dont chaque individu est contraint de se définir. Elle prend ainsi conscience que seul l'art détient ce potentiel d'entraver ce formatage autant binaire que manichéen de l'esprit, pour l'amener dans une dimension symbolique, et que l'esthétique a ce pouvoir de transmettre un message, d'influencer ses contemporains jusqu'à changer la façon de vivre d'une époque. Elle s'est ainsi aperçue que la peinture, quelle que soit la période à laquelle elle a été faite, avait un caractère souvent plus actuel que les messages énoncés par les médias marqués par une forme de tradition et de vulgarisation. Une révélation qui a très tôt orienté sa pratique de la peinture.



Maryline Terrier, *Echappée des Sabines*, crayon graphite sur papier, 50x70 cm, 2020.  
Courtesy H Gallery, Paris

Maryline Terrier, alors étudiante à La Cambre en section restauration, explore l'histoire de l'art pour amener dans ses travaux de peinture et de dessin une vision contemporaine des récits et des mythes qui y sont représentés en opérant un déplacement des signes et en les plaçant dans l'éclairage des débats actuels, comme ceux du féminisme, de la défense de la condition animale ou de l'environnement.

Sa série de dessins Les équarisseurs semble emprunter à la peinture flamande son style et sa virtuosité notamment le caractère intimiste des œuvres de Jan van Eyck, à la nature morte de Chardin l'académisme de la représentation. Elle y engage une réflexion sur notre relation avec la nature et nous sensibilise à la nécessité de développer un rapport responsable avec les ressources de la planète. À la dénonciation et à l'apitoiement, elle préfère une vision plus positive et une mise en action, d'abord en se défaisant des représentations et en revisitant « ces grands systèmes de consommation institués depuis très longtemps et présents dans l'histoire de la peinture ». Un engagement essentiel pour entrer en interaction avec les êtres vivants destinés à être consommés. Ses dessins mettent en dialogue l'indissoluble relation entre la nature, l'être humain et l'animal.

Dans la série de dessins Portraits viraux le fond de ces « trophées » est composé des symboles des virus issus de l'élevage intensif, de l'anthrax Toxin pour le mouton à l'AH1N1 pour le cochon. Les combinaisons hermétiques anti-bactériologiques des équarisseurs dont les plis rappellent les drapés sont immaculées, pointant ainsi la manière dont notre époque a tendance à aseptiser et effacer la mort au point que l'on peut se demander si ces animaux livrés à la consommation ont bien été vivants. Le récit biblique de Judith et Holopherne, ou celui de Salomé sont repensés par rapport à la relation suicidaire que l'humain entretient avec l'exploitation de son environnement, au prix parfois de sa propre survie. Le tableau devient le théâtre d'une passion, qu'elle veut aussi « radicale » qu'un Caravage qui exprime dans un jeu d'ombre et de lumière la plus intense des dramaturgies. Le fond noir des tableaux de Maryline Terrier fait surgir la figure, lui donne une présence lumineuse qui rappelle les représentations des saints martyrs ou bien celle, révélatrice, des tableaux de Rembrandt. Un fond qui lui permet, nous dit-elle, de « concentrer l'attention sur très peu de paramètres ».

Ses tableaux comme ses dessins, proposent plus qu'une simple relecture d'une histoire dont l'aboutissement seraient une évidence. Ils la réécrivent, la recomposent sans la réinventer car ils ne quittent pas le réel pour entrer dans la fiction. Le travail de Maryline Terrier est un travail de fond sur les représentations, l'attendu des figures défini par une gangue tenace faite d'historicité, de condition sociale, de définitions multiples et de présupposés, pour reformuler dans un arrangement ou une composition qui se fait rieuse, sarcastique ou volontiers grinçante. Elle nous montre combien il est devenu impératif de nous reconstruire, de reprendre un à un les fondements de la pensée.



Elle explique soumettre en permanence toutes les images qui l'habitent à un processus analytique pour en chercher d'abord la source et analyser ensuite la pertinence de leur persistance dans notre époque contemporaine. Il est important pour elle, nous dit-elle, de pouvoir identifier et authentifier ce qui la nourrit, qu'elles sont les lectures et les conversations qui construisent sa pensée : « La peinture est un moyen de réagencer ma pensée à ma manière car je ne réinvente rien, un cheminement de pensée que j'essaie de m'expliquer pour aussi désamorcer mes émotions ». Pour cela, il ne faut pas effacer de ces représentations les moments où l'humain est esclave de ses désirs, de son matérialisme, mais plutôt faire levier par des uchronies, c'est-à-dire changer un paramètre d'une histoire pour que celle-ci prenne une autre tournure. Aussi n'est ce pas un hasard si dans l'œuvre *Échappée des Sabines* (2020) issue de *L'Enlèvement des Sabines* de Pierre de Cortone, apparaît l'emblème romain de la louve allaitant, et que des pommes d'or tentent de ralentir la course d'Atalante dans *Incorruptible Atalante*. Maryline Terrier agit sur les images archaïques qui nous habitent, les légendes, mythes et récits qui nous ont été racontés, pour interroger et dès lors repositionner une vision centrée sur des questions de dominance, notamment celle de l'homme à travers les exactions des Dieux grecs. Elle est attachée à montrer cette mise en mouvement de la pensée que décrivent avec justesse les gestes des athlètes et notamment les épreuves de franchissements d'obstacles, l'échappée, mais aussi des gestes de force, de la course de haies au lancer du javelot. Atalante, sous les traits de la championne Caster Semenya, échappe à Zeus, à Apollon comme à Hippolyte, et les Sabines ne sont plus emportées comme un tribut par les Grecs mais parviennent à se soustraire à l'emprise des hommes. Un jeu de représentation qui s'amuse d'un art de la chute sans pour autant porter un regard dégradant sur les hommes ni effectuer un renversement qui ferait perdurer une dominance dans un autre sens, celle de la femme sur l'homme, se défendant ainsi de « verser dans un moralisme ».

Dans les œuvres de la série *Faire diversion !* présentées à la H Gallery, rien n'arrête la femme, Amazone ou Sabine. Maryline Terrier y présente des athlètes femmes qui ont fait la reconquête de leur corps. Elles échappent à l'académisme des représentations malgré une peinture relevant d'un classicisme des Beaux-arts dans le soin porté à la figuration du corps. Maryline Terrier reprend à son compte le jeu de représentation idéalisée d'une Vénus de Cabanel ou de Bouguereau censée refléter un idéal féminin approchant la perfection grecque dans une outrance esthétique, pour offrir une vision de la femme dans ce qu'elle a de plus personnel, dans la possibilité de modeler son corps, ses muscles comme son mental, pour accomplir la destinée qu'elle s'est choisie. Une représentation ni édulcorée ou mystificatrice dans laquelle la femme recouvre sa réalité physique, reconquiert un corps qui n'est plus dans les alanguissements ou les convulsions, attitudes issues de l'imaginaire masculin hérité des Pères de l'église perpétué autant par Schopenhauer dans son fameux *Sur les femmes* (1851) qu'Otto Weininger dans *Sexe et caractère* (1903) définissant la femme comme dépourvue de tout sens analytique et de moralité. Pour Maryline Terrier, les femmes « sont des individus qui se construisent par leurs actions, leurs engagements dans la vie et leur subjectivité et non par le rôle qu'on leur assigne à la naissance ».

Une construction qui ouvre sur une nouvelle forme d'harmonie ne pouvant s'épanouir que hors des contraintes et des normes, hors de l'érotisation constante et de cette culpabilité qui accompagne la femme à travers les siècles définie comme tentatrice et destructrice pour l'homme. Lectrice de Paul B. Preciado, Maryline Terrier s'intéresse à ces corps qui ne répondent pas aux définitions et que la société impose dès la naissance de renommer. Une réflexion sur la liberté d'être, la possibilité de dépassement de la notion de binarité et de « tout ce que la société a mis en place depuis 10.000 ans » qui l'amène à porter son attention sur les corps androgynes, tels qu'Aristophane les décrit dans *Le Banquet* de Platon. Dans la série en cours sur la nature, Maryline Terrier représente des hermaphrodites, des personnages en transformation, des êtres chimériques entre l'humain et l'animal ou l'humain et le végétal. Elle explique « chercher une porosité ou comment un être peut entrer en interaction avec le reste du vivant ». Un espace d'entre-deux qui, pour elle, se définit comme un lieu de communion même s'il échappe à l'entendement, permettant d'être dans la reconnaissance d'une forme d'altérité que la société rend toujours difficile. Maryline Terrier montre dans cette série en cours, mais aussi dans les ensembles plus anciens *Pendant* que les humains dorment, *Nemo* ou encore *Portraits de mes ancêtres*, la possible existence d'un monde symbiotique où le vivant peut coexister en interaction. Une série sur la Nature qui rejoint un état premier, antecivilisationnel, où la végétation non contrôlée et échappant à toute forme de programmation, peut de nouveau exulter et s'épanouir en toute indépendance, et s'adonner à une expansion sans limites.

La vision de Maryline Terrier se construit par l'échappée et l'émotion, et exprime que l'une ne peut avoir de réelle existence sans l'autre. Elle nous donne le sentiment que sa peinture se construit en même temps que sa pensée, hors de toute détermination et de toute autorité, ayant toujours à l'esprit que « les régimes autoritaires rejettent tout ce qui est informe et dérangeant pour l'œil, prônant un retour à la conception de la beauté à l'antique pour mieux réaffirmer la théorie des genres, redonner des rôles aux personnes. » Son travail académique brouille les genres et les techniques (photographie, peinture, dessin). En introduisant le flou dans sa peinture à la manière d'une mise au point photographique, elle rend compte des « changements de point de vue, des ajustements du regard, parce qu'en fonction de nos connaissances, de nos rencontres, on est amené à percevoir les choses différemment ».

Valérie Toubas et Daniel Guionnet,  
Fondateurs et rédacteurs en chef  
de la revue Point contemporain